

## **Lettre de Kigali**

**Kigali, le 15 avril 1997**

**Aux Professeurs de Français du Land de Brandebourg**

**Brandenburg**

**(Allemagne Fédérale)**

Chers amis,

Nous ne nous connaissons pas, nous ne nous sommes jamais rencontrés, et voilà que je vous apostrophe par „chers amis“, en vous envoyant un courrier depuis Kigali, au Rwanda. Vous savez, ici en Afrique, vous rencontrez une personne que vous n'avez jamais vue, et elle vous dit: „Alors, mon frère, comment vas-tu ?“ C'est notre façon de nouer le contact, d'apporter un peu plus de chaleur dans nos relations avec les autres. Cela ne vous offusquera donc pas, n'est-ce pas, que je vous appelle mes chers amis !

Oui, ne soyez pas surpris qu'un Africain vous écrive depuis Kigali, cette ville qui fit la une de vos journaux il y a quelques années. La ville génocide, le pays holocauste. Le Rwanda était sur toutes les lèvres. L'indicible et l'innommable avaient plongé cette région des grands lacs dans un deuil collectif. Assassiner entre huit cent mille et un million de personnes en moins d'un mois, au gourdin, à la machette, réservant le coup de pistolet aux privilégiés capables de payer cash le coup de grâce. La fin du vingtième siècle avec ses révolutions technologiques en moyens de communication prouva qu'il était possible de mobiliser en un temps record toute une population pour des meurtres conçus à l'avance par un petit groupe de technocrates, sans passer par des chambres à gaz, des crématoires, ou des tapis de bombardements ratissant des villes et campagnes entières. J'ai été curieux de savoir comment cela était possible qu'un mari se lève et assassine son épouse parce que la propagande de l'Etat lui avait répété sans relâche que l'ethnie dont était issue sa compagne se composait de cafards à exterminer comme vermine. Je me suis donc rendu sur les traces du „Rwanda - cauchemar“ pour comprendre, pour en tirer des leçons et surtout pour étudier les mécanismes qui pourraient nous permettre d'éviter que de telles folies humaines débouchant sur de grandes messes sataniques ne se reproduisent point, pour que la communauté internationale soit assez consciente et capable de prévenir avec succès de si graves déviations de l'Homme. J'ai donc embarqué pour Kigali, vous faussant compagnie, tout en sachant que je devais vous entretenir de l'Afrique et de ses soubresauts le 17 avril.

Mes chers amis et chers collègues professeurs à Brandebourg,

En place et lieu d'une conférence classique, je me sers en citoyen conscient du siècle naissant, de moyens de communications technologiques modernes pour signaler tout de même ma présence parmi vous en ce jour. Non point pour vous faire une conférence, mais pour vous faire lire des extraits de mon journal de voyage, l'encre de ma plume étant à peine séchée. Je n'aurai pas le temps de relire et d'apporter les corrections nécessaires. Je vous prie de ne pas trop m'en tenir rigueur et de passer sur les fautes de langue, comme vous le faites si généreusement pour les lettres d'amis. Je vous ouvre un pan de voile, pour que vous m'accompagniez dans ces premières heures de mon aventure rwandaise. Je vous parle d'abord de ma journée d'hier. Prêtez l'oreille !

#### **Kigali, le 14 avril 1997**

Il est dix-huit heures quarante cinq. Enfin, mes pieds touchent la terre d'Afrique. Je les martèle sur le sol de l'aéroport Grégoire Kayibanda à Kigali après plus de huit heures de vol. Tout mon corps s'imprègne de cet envoûtement que souffle un léger vent frais dans ce soudain crépuscule équatorial. En quelques minutes après dix huit heures trente, le jour prend subitement congé. Depuis que les nuages velouteux et transis de braises intenses d'un soleil couchant contraignent la lumière à un retrait précipité, une vague de couches sombres enveloppe les cimes des collines. Un peu partout, des petits points lumineux se distinguent sur les pentes et dans la vallée. Je me range dans la file des passagers qui se dirigent à pied vers l'aérogare.

Mon ami belge est resté dans l'avion. Lui, il poursuivra son voyage jusqu'à Nairobi, avant de rejoindre ses plages de rêve à Mombassa. Seize ans d'Afrique, me disait-il dans l'avion. Et il est toujours là, ensorcelé par ce charme secret des vibrations du terroir des ancêtres. Pourrait-il mieux vivre ailleurs ? Il est en chômage technique, en attendant qu'il fasse ses débuts dans une entreprise naissante. La maison dans laquelle il a travaillé lui a versé après son départ un demi million de dollars pour que pendant six mois, il ne travaille pas pour la concurrence. Qu'est-ce qu'il sifflait le champagne dans l'avion, cet Edouard !

Vous savez, m'expliquait-il. En Afrique, il y a beaucoup d'argent, même si cela ne se voit pas, parce que les populations sont pauvres. Tout cela dépend de la catégorie à laquelle vous appartenez. Le Vice-Premier Ministre d'un pays

situé entre le Maghreb et l'Afrique noire vient de perdre son poste après une transaction que nous avons eue. Le marché était de deux cent cinquante cinq millions de dollars, et il a empoché cinquante cinq millions à lui seul. Il a été viré. Il a agi comme un novice. Il n'a pas partagé le gâteau. Chez nous en Belgique, les scandales de corruption éclatent un peu partout. Quand nos ministres viennent ici en Afrique et voient comment leurs collègues se font de l'argent, ils ont grandement envie de vite s'enrichir aussi. Mais c'est nous qui avons appris le système aux Africains pendant la colonisation. Il fallait acheter des collaborateurs pour que l'administration coloniale marche et enrichisse la métropole au plus vite. Aujourd'hui que ces pays sont indépendants, du Président de la République au petit chef de service en passant par les ministres et directeurs de tout genre, vous donnez une grosse enveloppe pour que vos affaires marchent. Vous n'y perdez rien, puisque vous incluez le tout dans la facture, que le financement provienne des Etats africains eux-mêmes, de la coopération internationale bilatérale ou de la Banque Mondiale. Un matin, vous recevez l'envoyé spécial du Président ou d'un ministre, et il faut verser tant...: pour les élections, pour la construction du bâtiment du parti au pouvoir, ou tout simplement pour les besoins personnels du prince. Ce n'est pas un problème ! Si je paie un million de dollars, et on ferme les yeux sur les quatre millions d'impôts que je devrais verser, où est mon problème ? J'en sors gagnant, puisque je me sers aussi, et ma société ne s'en sort pas mal. Vous devez tout simplement savoir de quel côté de la barrière vous vous placez. J'employais soixante dix personnes dans la firme que je viens de quitter au Kenya. Nous leur versions cent cinquante dollars par mois. En général, ils ont un petit champ chez eux, et ils cultivent après le service. Nous faisons vivre ainsi presque sept cent personnes, car une famille africaine nourrit en moyenne une dizaine de têtes.“

Edouard savait résumer l'Afrique à sa façon pragmatique, comme il disait. Pendant notre conversation, l'hôtesse avait ouvert deux bouteilles de champagne. Je me suis remis à l'eau. Je ne pouvais pas suivre le rythme d'Edouard. A la fin, il me fit une proposition.

„Pour que l'Afrique marche, il faudrait payer d'emblée vingt millions de dollars au Président de la République, et prévoir un budget total de cent millions de dollars pour tous les membres du gouvernement.“

J'ajoutai à sa proposition:

„Et puis, on dira au Président et à son gouvernement: voilà, chacun en a assez pour les années à venir. Vous êtes à l'abri de tout souci financier pour vous-mêmes et pour vos familles. Maintenant, mettez-vous au boulot pour le pays !

N'est-ce pas Edouard ? Mais vous ne ferez plus les affaires juteuses, vous paierez vos quatre millions de dollars d'impôts au trésor public.“

„Ah ca, ce ne serait plus très marrant...“, conclut mon ami en levant son verre de cristal.

Edouard prit soin de ne pas me laisser sa carte de visite.

### **Kigali, le 15 avril 1997**

De ma chambre d'hôtel Umubano, je perçois une pluie d'abord fine, puis torrentielle qui arrose les collines verdâtres se perdant en élipses à l'horizon. Partout où le regard se pose, des collines d'une beauté sublime et d'un charme exquis se dressent pour baptiser le Rwanda en pays des milles collines. Et pourtant, la vue ne se fatigue ni de la beauté, ni du charme de cette nature généreuse.

Pablo, le chauffeur, vient me chercher cinq minutes avant l'heure pour m'amener à mon tout premier rendez-vous. Mon interlocutrice, une Allemande, a vécu dans plusieurs pays africains et s'interroge sur ce qui a pu se passer dans ce pays. Elle me livre une explication saisissante:

„Comment voulez-vous que l'on dépersonnalise un peuple jusqu'à ce point, qu'on le vide de lui-même, et que l'on s'attende à ce qu'il se prenne en charge ? La colonisation ici a fait table rase et n'y est pas allée par quatre chemins. Tout ce qui était rwandais devait être décimé, nié, ridiculisé. Des modèles européens devaient être appliqués, au nom du progrès et de la civilisation. Les valeurs sur lesquelles s'appuyaient les populations pendant des siècles ont été déclarées désuètes, et il fallait les remplacer par des valeurs européennes. La religion n'y est pas allée de main morte. Le Christianisme devint alors comme une religion d'Etat, en guerre contre les croyances ancestrales des Rwandais. Tout le monde va à l'église, mais pourtant personne n'arrive à se débarrasser des croyances issues des religions naturelles. Mais on a honte, on doit se cacher dès que l'on ose se référer à ses origines rwandaises. L'histoire de ce peuple est effacée de la mémoire de ses populations, l'histoire commence avec l'arrivée des Européens, la conquête et leur domination. Or nous savons qu'un peuple sans histoire est un peuple sans avenir. Les Européens qui se sont succédés ici ont volé leur âme aux Rwandais !

Je ne sais pas ce qui va se passer dans les années à venir dans ce pays, mais les pronostics demeurent tous très relatifs.“

J'étais un peu surpris de l'accueil que me réservait cette Allemande bronzée par le soleil des tropiques. Son analyse tranchait avec celle que me livraient si souvent les coopérants européens en Afrique. Pour la plupart, le salut de l'Afrique viendrait du miracle et de la générosité de l'Europe. Sans l'Europe, l'Afrique ne s'en sortirait jamais. Voilà le ténor que je connais, voilà l'esprit du catéchisme des relations euro-africaines. Une Allemande rebelle, un peu rêveur dans les zones équatoriales ?

„Madame, comment une blanche ici en Afrique peut-elle s'exprimer ainsi ? Ne trahissez-vous pas un peu l'esprit du groupe ? Je suis un peu dérouté par vos propos, par ce que venant...“

Elle me coupa net:

„Ne pensez-vous pas qu'il est grand temps que nous, les Européens, nous reconnaissons les vastes dégâts causés aux hommes et femmes de ce continent, parce que nous pensions être chargés d'une mission, celle d'imposer à tous les autres notre façon de vivre, de comprendre et d'interpréter le monde, notre façon de gérer les sociétés ? Avec l'échec patent dans de si nombreux pays, avec les catastrophes qui sont devenues si difficiles à maîtriser, ne pensez-vous pas qu'il faille un peu, mais urgemment changer de cap ? Les Rwandais ont vécu pendant des siècles dans un royaume, avec la même culture, la même langue, se sentant comme appartenant à une même ethnie avec des catégories sociales différentes. Avec la colonisation, et pour mieux régner, on fabrique deux ethnies qui petit à petit, s'identifient comme telles, s'opposent, se combattent et finissent par se massacrer. Aujourd'hui, chaque Rwandais a intériorisé ce schéma de division, se définit et se comporte en Hutu ou Tutsi. Et les massacres se répètent dans l'histoire. Aujourd'hui, nous avons abouti à un génocide. Et ce que les Tutsi font aux Hutu actuellement, ici et au Zaïre, avec les fosses communes que l'on découvre maintenant, même si on se tait encore là-dessus, alors, n'est-ce pas hallucinant tout cela ?

Mais nous sommes là, plusieurs pays étrangers sont présents. Si nous devons continuer à mettre des sommes importantes dans la coopération internationale, nous devons enfin nous rassurer que notre contribution apportera de l'équilibre dans ces sociétés et permettra à leurs citoyens de se redécouvrir et de regagner confiance en elles-mêmes. Ce n'est que par ce moyen qu'elles seront en mesure de se prendre efficacement en charge et de bâtir un nouveau destin!“

Je sortis fort impressionné du bureau de cette charmante dame qui prenait à coeur le sort des pays africains. Elle utilisait des expressions fortes qui défiaient la lucidité de bon nombre de cadres africains, eux-mêmes conditionnés par leur éducation occidentale et convaincus que les solutions aux problèmes africains ne viendraient que de l'extérieur. Madame Hannelore, comme l'appelaient ses collaborateurs rwandais, me replongeait dans le débat qui secoue actuellement un continent cherchant à se retrouver après une longue colonisation européenne, colonisation qui se définissait par la négation même de l'Afrique. Les citoyens étaient mis entre parenthèse de leur propre histoire, le présent et l'avenir ne se concevaient qu'en différentes options coloniales au profit de la métropole. Mais l'équation fut bouleversée par les luttes anticoloniales qui débouchèrent aux indépendances africaines. Seulement, les indépendances s'avérèrent très rapidement être un sévère échec des patriotes africains. Les citoyens des nouveaux Etats chantèrent certes des hymnes nouveaux, des drapeaux nationaux furent hissés et remplacèrent les emblèmes des anciennes métropoles, des diplomates africains envahirent le palais de verre de Manhattan à New York pour faire entendre leur voix à l'ONU, mais la dure réalité rétablit les anciennes relations. L'Afrique se maintint dans une dépendance structurelle de l'Europe, et aucun pays ne réussit à sortir de cette structure de domination. Après la colonisation, les pays africains ne purent se mouvoir que dans une dépendance collective d'une nouvelle Europe qui mettait en place les mécanismes de son unification. Mais l'idée d'une action commune de l'Europe fit des grincements de dents car elle mettait directement en cause l'esprit de chasses gardées que chaque métropole avait érigées en Afrique. Grand partisan de la construction européenne, la France cependant entendait mener sa propre politique en Afrique et jouer au gendarme avec ses bases militaires implantées dans plusieurs pays de l'Afrique d'expression française. Un gendarme en Afrique, au nom de l'Europe ! Seulement, l'opération turquoise en 1994 fut une catastrophe pour la politique extérieure française. Même l'allié le plus important de la France, l'Allemagne Fédérale, refusa son soutien à Paris. La cellule africaine de l'Elysée avait opté pour un soutien musclé au gouvernement de Habyarimana qui orchestra le génocide contre l'ethnie tutsi et contre les hutus modérés qui s'opposaient à la politique du gouvernement en place. Le soutien français prit des allures militaires, mais l'Allemagne s'engagea aux côtés de ceux des Rwandais qui stoppèrent le génocide par les armes, dès que ceux-ci eurent pris le pouvoir à Kigali. L'Allemagne fut avec les Etats-Unis l'un des premiers pays étrangers à s'engager pour la reconstruction du Rwanda après la guerre. Alors que des dissonances dans la politique africaine des pays européens se faisaient sentir, une nouvelle rivalité vit le jour: la rivalité entre les Etats-Unis d'Amérique et la France en Afrique.

**Kigali, le 16 avril 1997**

Mes chers amis, professeurs de Brandebourg,

Voilà que dans ma lettre d'hier, je me surprends à vous faire une leçon de sciences politiques sur l'Afrique, au lieu de vous donner accès à mon journal de voyage. Je vous saurais gré de ne pas trop m'en vouloir. La déformation professionnelle est assez avancée chez nous les enseignants qui continuons à donner des leçons même dans nos rêves. Mais la réalité vécue interpelle à chaque moment mes analyses sur l'évolution des sociétés africaines. Au restaurant, je commande mon repas en français à une jeune dame, mais le garçon à qui je voudrais passer ma commande de boisson me répond: „I don't speak french !“. Tous les Rwandais parlent la même langue maternelle, le kinyarwanda, un privilège rare dans l'Afrique des milliers de langues et de dialectes. Mais le Français était langue officielle à côté du Kinyarwanda jusqu'en 1994. Aujourd'hui, l'anglais revendique sa place comme langue officielle au même titre que le français. Ce soir, en montant dans ma chambre d'hôtel, le réceptionniste me tend un journal: „The Central African Newslin“, édité à Kigali. Gratuit pour tous les clients. Je lui en achète un second: „The New Times“, édité lui aussi à Kigali. L'anglais fait son offensive dans une chasse gardée du français dans cette région des grands lacs. Et les Etats-Unis et la France s'affrontent. Quand deux éléphants se font la guerre, ce sont les herbes qui en pâtissent, dit un proverbe africain. Déjà à Brazzaville, capitale du Congo, les Français ont envoyé leurs militaires pour intervenir le moment venu. Prétexte: évacuer les ressortissants français au Zaïre en cas de nécessité. Les Belges en ont fait de même. Les Américains ont réagi sans tarder. Ils ont aussi envoyé leurs GI's à Brazzaville. Mais personne ne bouge. Tous ces militaires se guettent en chiens de faïence, et l'Afrique a une occasion en or de régler elle-même ses problèmes.

J'ai été reçu ce matin par un diplomate européen de haut rang qui après notre conversation, m'a confié une copie du journal belge „Le Soir“, dans son édition du 9 avril. Selon les explications de ce diplomate, quelque chose d'unique est en train de se jouer en Afrique. Pour la première fois, les pays européens et américains sont bloqués et n'arrivent pas à intervenir

directement dans un conflit africain pour imposer une solution. Au Zaïre, ce pays où l'Etat a cessé d'exister depuis longtemps, la guerre qui est menée n'oppose pas tout simplement l'armée officielle zaïroise aux forces rebelles de l'Alliance des Forces Démocratiques du Congo - ex - Zaïre (AFDC). Si les mercenaires serbes et ceux provenant de quelques pays européens sont venus chercher fortune dans les rangs du Président Mobutu, du côté de son rival Laurent Kabila, on peut déjà dire que des pays comme le Rwanda, l'Ouganda, la Zambie et même l'Érythrée se sont engagés militairement, et que d'autres comme la Tanzanie ou l'Afrique du Sud cherchent une solution politique pour un nouvel équilibre géopolitique, mais débarrassé d'un Mobutu qui a ruiné son peuple pour devenir l'un des hommes les plus riches de la planète.

Dans son interview au journal „Le Soir“, le Vice-Président et ministre de la Défense Paul Kagamé ne cache pas l’action de son gouvernement. Je vous livre deux passages fort éloquents. Les journalistes Guy Duplat et Colette Braeckman lui demandent:

„Comment évaluez-vous les derniers développements de la situation au Zaïre, la progression des forces de l’Alliance ? „

Paul Kagamé répond:

„ Tout d’abord, je crois qu’il s’agit d’une bonne chose pour le Zaïre lui-même, et ensuite je crois que c’est bon pour le Rwanda, pour toute la région sinon pour tout le continent. Le Zaïre, tel qu’il était, au coeur de l’Afrique, avec ses neuf frontières, a été une source d’instabilité pour pratiquement tous ses voisins sauf, peut-être, la République Centrafricaine et le Congo. Le changement qui s’opère aujourd’hui est positif: le peuple zaïrois avait besoin d’un changement, la région aussi...Tout cela est clair comme du cristal, les gens en avaient assez de l’oppression, de la souffrance, du mauvais leadership, ils voulaient le changement....“

Et les journalistes d’insister:

„Dans quelle mesure le Rwanda a-t-il participé à ce changement, s’est-il engagé dans cette évolution ?

Kagamé ne se dérobe pas à la question qui vise une intervention du Rwanda dans le conflit:

„Je vous donnerai une réponse complète et correcte d’ici un an. Je vous raconterai toute l’histoire. Ce qui est sûr, c’est que le Rwanda était préoccupé par le danger que représentaient les forces militaires qui opéraient depuis les camps de réfugiés, avec la complicité des autorités zaïroises...“

Colette Braeckmann et Guy Duplat reviennent à la charge:

„Pour revenir au Zaïre, on a le sentiment d’une certaine vision panafricaniste...

Paul Kagame joue dans la franchise de ses convictions:

„Certainement, et c’est une bonne chose: le fait que les pays de la région s’impliquent dans la recherche d’une solution au Zaïre vaut mieux que l’intervention des forces occidentales; nous comprenons mieux le problème que les Français ou les Belges. Les rencontres régionales à Nairobi, Arusha, en Afrique du Sud, sont une très bonne chose; nous essayons de résoudre nos propres problèmes, mais nous avons cependant encore besoin du soutien de l’extérieur. Là où nos anciens maîtres coloniaux ont échoué, nous devons essayer nous - mêmes...”

Chers amis, professeurs de Brandebourg,

Voilà donc comment se présentent les nouvelles voies africaines. La lutte pour la deuxième indépendance du continent africain s’est engagée. „Deuxième indépendance“, s’est ainsi que s’est exprimé, en citant ses interlocuteurs africains, le diplomate européen de haut rang que j’ai rencontré ce matin. „Deuxième indépendance“, par rapport aux échecs des indépendances des années soixante qui permirent à l’ancien colonisateur ou à de nouveaux maîtres de s’installer une seconde fois et de dicter aux Africains les directions à prendre. Qu’un diplomate européen me rapporte tout ceci en termes presque enthousiastes, cela aussi est un signe des temps. L’Afrique compte donc parmi les décideurs européens des personnalités ayant saisi la marche de l’histoire, des amis qui vont aider l’Afrique à relever de grands défis.

Je vous ai donné ici, chers amis de Brandebourg, quelques tableaux de mes impressions

aux premières heures de mon séjour au pays des mille collines. Je sais que je vous laisse sur votre faim, que bien des questions se bousculent dans vos têtes, et qu’un dialogue entre nous s’avère nécessaire. Ce n’est que parti remise et chose promise. Il ne faudra tout de même pas que je figure sur la liste des champions des rendez-vous manqués . Je vous serai fidèle dans un proche avenir et mes pensées vous accompagnent sur cette heureuse voie de la découverte de l’Afrique, à travers ce pont que se veut la francophonie. Je termine cette missive en vous invitant à faire un tour sur les sentiers de ces beautés scandaleuses englouties dans un monde en pleine contradiction, mais

un monde rythmé par des mutations dont seule l'Afrique garde jalousement les secrets.

Bien à vous,

Kum'a Ndumbe III

© **Kum' a Ndumbe III. / Africavenir**